

L'union des deux natures en Jésus

Dans son ouvrage « Connaître Dieu », le théologien James Packer a un chapitre intitulé « Dieu incarné ». Dans ce chapitre, il dit que le mystère suprême auquel l'Évangile nous confronte n'est pas celui des miracles de Jésus, ni même le mystère de sa mort le Vendredi saint, ni même celui de sa résurrection le jour de Pâques. Le mystère suprême est celui de l'incarnation, qui nous fait dire que Jésus de Nazareth était Dieu fait homme. Dieu le Fils a pris notre humanité sans perdre pour autant sa divinité, de telle sorte que Jésus de Nazareth était aussi et pleinement humain qu'il était aussi et vraiment divin. Vous avez là, dit James Packer, « deux mystères pour le prix d'un » : la pluralité des personnes à l'intérieur de l'unité du Dieu unique, et l'union de la divinité et de l'humanité dans la personne de Jésus.¹

Nous avons déjà, lors de nos précédentes études, considéré séparément la question de la divinité et de l'humanité de Jésus. Il nous revient d'essayer de parler de l'union ces deux natures en la personne de Jésus. On touche, ici, au nœud du mystère. Il gardera toujours quelque chose d'indicible, qui ne nous appartient pas. Il nous faut avoir cette humilité. En même temps, il est bon de tenter quand même de poser quelques repères pour la pensée, ne serait-ce que pour éviter certains écueils, certaines erreurs.

Heureusement, nous ne sommes pas les premiers à réfléchir à ce mystère : nous sommes précédés par bien des chrétiens, bien des penseurs, au fil des siècles et dans toute la tradition chrétienne. Nous pouvons donc recueillir certains aspects de cette réflexion, et des outils mis en œuvre pour avancer.

1. Précisions de vocabulaire

Comment parler de Jésus, vrai homme et vrai Dieu ? Il s'agit de dire, d'un côté la distinction, qui existe en lui, et qui fait que l'on parle de Dieu fait homme en Jésus ; et de l'autre côté l'unité qui fait qu'on parle de Jésus et de lui seulement. Des précisions de vocabulaire vont nous être utiles, pour bien préciser la pensée.

1. En quels termes parle-t-on de la distinction en Jésus, Dieu et homme ? La distinction s'exprime en termes de nature (on parle aussi d'essence ou de substance). Jésus possède deux natures, la nature divine et la nature humaine. La nature d'une chose, c'est l'ensemble des caractères qui définit un être. Quand je pose la question : « Qu'est-ce que X ? Quel est-il ? Qu'est-il ? », je m'interroge sur sa nature. Qu'est Jésus ? Il est Dieu, il est homme. Il possède tout ce qui fait que Dieu est Dieu, et tout ce qui fait que l'homme est homme.

2. Mais Jésus n'est pas divisé en deux. Il est un. Cette unité est celle d'une personne. Parler d'une personne, ce n'est pas demander « Qu'est-ce que Untel », mais c'est demander « Qui est-il ? » La personne désigne celui qui porte la nature. Ainsi nous possédons chacun la nature humaine, mais nous la portons, nous l'exprimons chacun de manière personnelle, singulière. La personne n'est pas une caractéristique qui s'ajoute à la nature, mais c'est ce qui porte, ce qui

¹ James Packer, *Knowing God* (Hodder and Stoughton, 1973), 53.

exprime la nature de manière singulière. C'est ce qui nous individualise. C'est ce qui fait de nous des sujets différents. La personne, c'est le « moi » profond que nul ne peut dire à ma place.

La personne ne doit pas être confondue avec la personnalité. La « personnalité » est l'ensemble des traits d'une personne : elle est beaucoup plus proche de la « nature » que de la « personne ». La personne, c'est cette singularité qui porte la nature.

3. Comment les notions de nature et de personne s'appliquent-elles à Jésus ? On dira que Jésus est une unique personne qui porte dans son existence deux natures (deux espèces de traits) : les traits de la nature divine et ceux de la nature humaine. L'union des deux natures se fait dans l'unique personne de Jésus. Mais cette personne de Jésus est plus riche que la nôtre, puisqu'elle porte à la fois l'humanité (comme nous) et la divinité.

Les théologiens appellent cet ensemble (deux natures portées par une personne) l'union hypostatique (en grec, la personne se dit une « hypostase »). En français courant, on parle de « l'union des deux natures dans la personne du Fils ».²

2. L'équilibre des natures

Comment « équilibrer » le rapport des deux natures en une personne ? Cela n'a pas été chose facile. Il a fallu aux chrétiens des premiers siècles un certain nombre de tâtonnements, de controverses, pour arriver à une formulation qui rend compte, au mieux, du mystère. Certains divisaient les deux natures ; d'autres les fusionnaient. Il y a eu d'âpres controverses. Mais tout cela a abouti, finalement, à une formulation qui exprime bien la foi chrétienne, lors du concile de Chalcédoine, en 451.³

On peut être étonné que cela arrive si tard. Mais il a fallu respecter les étapes. La première étape a été d'affirmer, clairement, la divinité du Fils, avec tous les retentissements que cela avait sur la conception de Dieu. Cela a été le travail qui s'est finalisé par le Symbole de Nicée (325) et de Nicée-Constantinople (381). C'est ensuite, seulement, qu'on a pu s'attaquer à la question de l'union des deux natures, humaine et divine, en la personne de Jésus. Il a fallu le temps des controverses, là aussi : c'est souvent par le développement d'une idée fautive qu'on se rend compte de l'importance d'une vérité. C'est ce qui s'est passé, là aussi.

21. L'erreur nestorienne

La première erreur est celle de Nestorius (381-451) et de ses disciples, qu'on appelle les nestoriens. Qu'enseigne Nestorius ?

- Il enseigne que le Christ était un homme de la même nature que nous, en qui Dieu habitait pleinement. Entre l'homme Jésus et Dieu, une profonde union de sentiments s'est réalisée. Jésus a pleinement adhéré à la volonté de Dieu qui l'habitait, de telle sorte que Dieu l'a inclus pleinement dans sa volonté et ses desseins. Cette union a été très particulière, plus forte que celle des autres saints avec Dieu. C'est ainsi que Jésus a hérité des titres divins, comme un privilège particulier, à cause de cette union des sentiments et des volontés entre lui et Dieu. C'est ainsi qu'il reçoit, avec Dieu, l'hommage et l'adoration.

² C'est l'excellente formulation de l'ouvrage « Pour une foi réfléchie », auquel je dois beaucoup pour les formulations qui précèdent (pp.390-395).

³ Le Symbole de Chalcédoine avait été précédé, pour l'affirmation de la divinité de Jésus, par le symbole de Nicée (325) repris par Nicée-Constantinople (381), dont voici la formulation : « Nous croyons en un seul Dieu, Père tout-puissant, Créateur de toutes choses visibles et invisibles. Et en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, engendré du Père, c'est-à-dire, de la substance du Père. Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu ; engendré et non fait, consubstantiel au Père ; par qui toutes choses ont été faites au ciel et en la terre. Qui, pour nous autres hommes et pour notre salut, est descendu des cieux, s'est incarné et s'est fait homme ; a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, et viendra juger les vivants et les morts. »

- Mais, pour Nestorius, Jésus et Dieu sont distincts, ils sont « un » par l'union de leur volonté, tout comme l'homme et la femme, dans le mariage, sont « une seule chair ». On ne peut pas dire de l'un ce qu'on peut dire de l'autre : on ne peut pas dire du Fils de Dieu qu'il est né, qu'il a souffert, qu'il est mort ; cela concerne l'homme Jésus, en qui Dieu habitait.
- On a donc deux sujets distincts : l'homme Jésus, et Dieu. Un lien très fort de volonté, mais avec une distinction qui demeure.⁴
- L'erreur des Nestoriens est donc la distinction des sujets, d'un côté l'homme et de l'autre Dieu. C'est aussi de ne pas faire la différence entre l'habitation et l'incarnation. Dieu fait de nous tous son temple, mais il ne s'est incarné qu'en Jésus. Saint Thomas a une illustration assez parlante. Il dit que, dans l'AT, il est dit souvent que la Parole de Dieu a été adressée à Jérémie, ou Moïse... Mais jamais il n'est dit que le Verbe de Dieu s'est fait Moïse, ou Jérémie. Or, c'est ce qui est dit, précisément en relation avec le Christ : « La Parole de Dieu s'est faite chair... ».

22. L'erreur monophysite

La deuxième erreur qui s'est répandue est celle qu'on appelle le monophysisme (« une seule nature »). Elle a été défendue par un moine qui s'appelle Eutychès. Eutychès s'est opposé à Nestorius et à sa distinction des sujets, d'un côté l'homme Jésus, et de l'autre le Verbe divin. Pour qu'il n'y ait qu'un seul sujet, dit-il, il faut qu'il n'y ait qu'une seule nature. Donc, que l'union des deux natures amène à un mélange ou à une absorption de l'une par l'autre. Dans quel sens se fait ce mélange ? L'humanité de Jésus a été absorbée dans sa divinité, comme la goutte d'eau dans l'océan. Résultat : une seule personne en Christ, le Verbe divin, une seule nature, la nature divine qui a absorbé la nature humaine.

- L'objectif est louable. Mais la solution est problématique.
- Une des difficultés est le fait que Jésus a eu un corps : ce corps, même après l'union des deux natures, a pu être vu, touché, il a imposé ses limites. Or cela ne convient pas à la nature divine du Verbe : Dieu est esprit, invisible, omniprésent. Que le corps de Jésus existe montre que dans l'union des natures, la distinction demeure entre la nature divine et la nature humaine. Tout en Jésus ne se réduit pas à sa seule nature divine. Par ailleurs, si on dit que la nature humaine a été absorbée dans la nature divine, que reste-t-il de l'humanité de Jésus ?
- Une autre solution serait de dire que la nature divine a été absorbée par la nature humaine : que la « forme de Dieu » a été anéantie dans l'union lorsque le Verbe s'est fait chair : dans ce cas, après l'union, Jésus n'aurait plus été Dieu.
- Et si on parlait d'un mélange entre les deux natures pour en faire une autre, cela conduirait à dire que Jésus ne serait ni Dieu ni homme.

Donc, c'est une fausse solution que celle qui, pour préserver l'unique personne de Jésus-Christ, affirme qu'il n'a eu qu'une seule nature. Cela conduit à escamoter un aspect de la nature complexe du Christ. Cela conduit à dire : oui, il faut préserver la distinction des deux natures en Jésus.

23. La formulation de Chalcédoine

Les controverses ont été vives entre nestoriens, orthodoxes et monophysites. Le Concile de Chalcédoine a débattu de cette question (451). C'est le quatrième grand concile de toute l'Église chrétienne. Chalcédoine est en Turquie, c'est actuellement une banlieue chic d'Istanbul. Du 8

⁴ Excellent exposé de la pensée de Nestorius chez Thomas d'Aquin, *Somme contre les Gentils*, IV, 34.

octobre au 1 novembre 451, 343 évêques sont réunis : leur sujet essentiel est celui de l'union des deux natures en Jésus.

« Nous enseignons tous unanimement que nous confessons un seul et même Fils, notre Seigneur Jésus-Christ, le même parfait en divinité, et le même parfait en humanité, le même vraiment Dieu et vraiment homme (composé) d'une âme raisonnable et d'un corps, consubstantiel au Père selon la divinité et le même consubstantiel à nous selon l'humanité, en tout semblable à nous sauf le péché, avant les siècles engendré du Père selon la divinité, et aux derniers jours le même (engendré) pour nous et pour notre salut de la vierge Marie, mère de Dieu selon l'humanité, un seul même Christ, Fils du Seigneur, l'unique engendré, reconnu en deux natures, sans confusion, sans changement, sans division et sans séparation, la différence des deux natures n'étant nullement supprimée à cause de l'union, la propriété de l'une et l'autre nature étant bien plutôt sauvegardée et concourant à une seule personne et une seule hypostase, un Christ ne se fractionnant ni se divisant en deux personnes, mais en un seul et même Fils, unique engendré, Dieu Verbe, Seigneur Jésus-Christ. »

Que constate-t-on dans cette formulation ?

- D'une part, une insistance sur l'unité de la personne : « le même vraiment Dieu et vraiment homme », « consubstantiel au Père selon la divinité et le même consubstantiel à nous selon l'humanité », « un seul et même Christ ne se fractionnant ni ne se divisant... ». C'est une réponse à la conception nestorienne qui séparait la nature divine et la nature humaine, jusqu'à rompre l'unité de la personne du Christ.
- D'autre part, à la fin du texte, on affirme que la différence des natures n'est nullement supprimée, mais qu'elle est sauvegardée. Cela, c'est une réponse à la conception monophysite qui fusionne les deux natures, en réaction excessive à la première qui les séparait.
- Troisième caractéristique : la personne qui est confessée est « le Fils, notre Seigneur Jésus-Christ ». On ne part pas de l'homme Jésus, pour dire l'unique personne du Christ, on part du « Fils, notre Seigneur Jésus-Christ ».

3. La personne du Verbe

Il y a en Christ deux natures portées par une seule et unique personne. Prenons un temps pour réfléchir à ce qu'est une personne, et à l'identité de la personne du Christ.

31. Le personnalisme

- Nous parlons de la distinction entre la nature et la personne. Cette distinction, nous en percevons quelque chose en nous : chacun de nous exprime la nature humaine d'une manière particulière. Cela fait partie, d'ailleurs, des sujets d'émerveillement quand on est dans une foule : tant de manières différentes, uniques à chaque fois, d'exprimer la même nature humaine. Personne ne se réduit à l'autre. Chacun est différent. C'est un émerveillement constant.
- Cette différenciation est aussi ce qui permet l'appartenance intime : parce que chacun est différent, chacun peut s'appartenir. Nul ne se réduit à l'autre.
- La personne, c'est aussi ce qui distingue des objets, ce qui, en chaque homme, ne peut pas être traité comme un objet. Vous rencontrez votre voisin. Vous pouvez le classer dans telle ou telle catégorie, que vous pouvez connaître comme on connaît un objet : c'est un Français, ou un amateur de cinéma, ou un maniaque, un socialiste, un catholique. Mais il n'est pas un Bernard Chartier : il est Bernard Chartier. Il y a là une réalité d'un autre ordre, insaisissable, d'un autre ordre que les « choses », mais bien

réelle et qui s'impose, tout en n'étant pas quantifiable ou palpable. C'est ce qui fait toute la différence entre le « Je », le « Tu » et le « Cela ».⁵

- La personne, c'est aussi un principe dynamique : c'est une expression particulière de la nature humaine, une manière de se manifester, d'exister. La personne, c'est donc un « sujet », quelqu'un qui peut dire « je », qui peut agir en tant que « je » : « je » décide, « je » fais, « je » manifeste quelque chose de moi. La personne, c'est donc cette dimension de l'homme comme « sujet », comme « moi », de l'homme comme affirmation singulière.
- Mais la personne, c'est aussi cette dimension de l'homme qui permet la relation, la reconnaissance de l'autre. C'est ce « Je » qui reconnaît un « Tu », distinct de lui, mais pas étranger pour autant. Il y a là un autre mystère, qui s'exprime dans le miracle de la rencontre. Toute rencontre est une étrange et mystérieuse connivence. Mettez deux pierres côte à côte : elles sont là, présentes, dans la densité de leur masse. Mettez deux personnes côte à côte : il suffit qu'un « tu » murmure à notre oreille, pour que s'éveillent les personnes : « C'est toi ? Tu es là ? – Oui, c'est moi, tu m'entends ? ». Ce court échange est de l'ordre du miracle : « le moi s'éveille par la grâce du toi » (Gaston Bachelard⁶) ; dans la rencontre personnelle, une connivence s'établit entre deux consciences, quelque chose de nouveau se passe qui échappe à l'ordre des choses.
- La personne est ainsi une réalité tangible, que l'on éprouve, dont on sait intimement l'existence et la force. Mais elle possède au fond d'elle-même un aspect de mystère, quelque chose d'insaisissable.⁷ La nature divine s'exprime de manière personnelle. La nature de l'homme, créé en image de Dieu, s'exprime aussi de manière personnelle. Il n'est pas étonnant que ce soit dans une personne unique, avec sa part de mystère et d'insaisissable, que se réalise l'union de la nature divine et de la nature humaine en Jésus.

32. La personne de Jésus

Ceci dit, si l'on pense à Jésus, quelle est cette personne unique ? Peut-on déterminer son identité ? Dire qui fait l'identité profonde de Jésus ? Qui oriente, qui unifie toutes les qualités que Jésus possède ? Qui donne à ces qualités une expression unique, qui fait la « touche » de Jésus, à la fois Dieu et homme ?

Il nous faut écarter une proposition : celle qui dirait qu'il y aurait en Jésus une « personne divine » et une « personne humaine ». Jésus serait alors divisé, car le propre d'une personne est qu'elle ne se réduit pas à une autre. S'il y a une personne divine et une personne humaine, Jésus est un homme qui est habité par le Fils de Dieu. Mais il n'est pas le Fils de Dieu incarné. L'incarnation implique qu'il n'y a qu'une personne, qu'un sujet. D'ailleurs, Jésus dit « Je », il ne dit pas « Nous ». Sa personnalité est une « tunique sans couture » (H.E.W. Turner).

Quelle est cette seule et unique personne ? Est-ce la personne du Verbe divin qui assume aussi les caractéristiques de l'humanité, pour les « piloter » d'une manière particulière ? ou est-ce une personne humaine, « Jésus fils de Marie », qui bénéficie des caractéristiques de la divinité pour les assumer et les « piloter » dans une existence particulière ?

Pour savoir cela, il faut se tourner vers Jésus. Et voir ce qu'il entend quand il dit « Je ».

⁵ Voir les pages saisissantes de Emmanuel Mounier, *Le personnalisme* (Que Sais-je, 395), ou de Martin Buber, *Je et Tu* (Aubier, 1969).

⁶ Formule de Gaston Bachelard dans sa délicate et subtile introduction à l'ouvrage « *Je et Tu* » de Martin Buber, *Op.cit.*, p.8.

⁷ Paul Henry identifie la personne à l'acte d'exister, l'être pris comme verbe.(cité par H.Blocher, *Christologie*, tome 2, 196). Autres remarques de H.Blocher : la personne ne se confond pas avec la conscience (cf le petit enfant, le dormeur), mais le rapport est étroit : toute personne doit être capable de conscience.

- Dit-il, comme nous, « Je suis né à Bethléhem, tel jour dans une étable ? » Est-ce ainsi qu'il parle de lui, qu'il se définit comme sujet ?
- Les « Je suis » de Jésus sont différents, ils remontent plus haut. « Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité » (Jn 18 :37). « Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel » (Jn 6 :51). « Avant qu'Abraham fût, je suis. » (Jn 8 :58) « Je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde » (Jn 16 :28). Le « moi profond » de Jésus, ce qui détermine qui il est, c'est donc la personne du Verbe divin, la personne du Fils éternel du Père. Jésus a conscience de lui-même en tant que Fils éternel du Père... mais Fils éternel du Père venu dans ce monde, descendu du ciel. Cette conscience inclut donc aussi son humanité, mais comme la condition assumée par le verbe divin. Jésus dit aussi : « J'ai soif ! » Mais quand Jésus dit cela, il ne cherche pas à exprimer qui il est, comme quand il dit « Je suis venu du Père ». Il exprime ce qu'il ressent, en tant que personne.

Quand on parle donc de deux natures dans l'unité d'une personne, cette unité de personne est donnée par la personne du Verbe divin. C'est le Verbe divin qui porte l'identité de Jésus de Nazareth, et qui détermine son « moi » profond. C'est le Verbe divin qui donne le « ton » du caractère même de Jésus, et l'orientation de ses actes. Marie, certes, a apporté ses traits, son patrimoine génétique : on est ici dans l'ordre de la nature humaine de Jésus. Mais ce patrimoine génétique a été assumé par le Logos divin. Cela n'enlève pas son humanité à Jésus : il a eu un corps, il a été limité dans l'espace et le temps, il a souffert, il est mort, il est ressuscité. Mais le « moi » profond de Jésus homme, c'est la personne du Verbe divin, assumant l'humanité, mais « pilotant » cette humanité aussi.

Ouvrage « Pour une foi réfléchie »

« La doctrine de l'incarnation nous dit que la personne du Fils, qui porte de toute éternité la nature divine (avec la personne du Père et du Saint-Esprit) s'est faite homme et porte aussi la nature humaine. Autrement dit, la nature humaine de Jésus n'est pas portée par une personne humaine (comme c'est le cas de nous tous), mais elle est portée par la personne du Fils, du Verbe éternel.

« Le Christ n'a pas deux « je », deux personnes (une personne humaine et une personne divine). Il n'y a qu'une seule personne (celle du Verbe éternel) qui porte les deux natures. »⁸

Les théologiens sont allés assez loin dans la précision : l'incarnation signifie qu'il n'y a pas eu un seul instant où la nature humaine de Jésus a existé en elle-même ; à aucun moment, il n'y a eu une personne humaine indépendante. Dès le « tout début du tout début » (et Dieu seul sait quand et comment la personne émerge dans l'être humain), les deux natures étaient unies, et c'est la personne du Verbe divin qui assumait la conjonction des deux natures pour leur donner leur orientation propre. ⁹

4. Quelques questions concrètes

Je vous propose, à présent, de réfléchir à plusieurs situations concrètes, pour tenter de voir ce que l'on peut en dire, du point de vue de l'union des deux natures en une personne. Je partirai de situations concrètes.

4.1. Getsémané et la volonté en Jésus

⁸ *Pour une foi réfléchie*, 393.

⁹ Ce point est souligné par Henri Blocher, *Christologie*, p.185, note 2, explicitant une réflexion de Herman Bavink.

Lors des heures qui précèdent la Passion, au jardin de Getsémané, Jésus nous est décrit comme saisi d'angoisse à la perspective de ce qui l'attend. Il prie, alors, et demande à son Père, « s'il est possible », qu'il éloigne cette coupe de lui... tout en disant : « Non pas ma volonté, mais la tienne. » (Mt 26, Mc 14). L'auteur de l'épître aux Hébreux commente : « Il a appris, bien qu'il fût fils, l'obéissance, par les choses qu'il a souffertes » (Hb 5 :7). Il lui a donc fallu ajuster sa volonté sur la volonté du Père. Cela pose la question de la volonté de Jésus. Jésus a deux natures, unies en une personne. Qu'en est-il de sa volonté ?

La prière de Getsémané montre bien qu'il y a une volonté marquée par la nature humaine en Jésus, et une volonté marquée par la nature divine. La volonté du Verbe divin ne peut être que « Oui », et « Amen » à la Croix, sans hésitation, car cette volonté est toute remplie de la perspective de la victoire et du bienfait qu'apportera la croix, pour le salut. La volonté du Logos divin en Jésus est toute entière à la joie de s'accorder avec la volonté du Père et de réaliser le plan divin.

Mais il y a aussi une volonté en Jésus qui est marquée par les émotions humaines comme la peur, l'angoisse devant ce qui est difficile et lourd à envisager. Elle est aussi orientée vers le désir de faire la volonté du Père. Mais il y a ce poids qu'apporte la perception humaine de la réalité à affronter. C'est ce qui fait dire à Jésus : « Père, s'il était possible que cette coupe s'éloigne de moi. »

On voit ici que chaque nature apporte sa perception. La régulation va se faire par une décision personnelle. Mais cette décision est prise par une personne qui porte deux natures, de telle sorte que la nature humaine n'est pas étouffée. Il a donc fallu que Jésus mette en œuvre des ressources d'obéissance, de confiance, de respect pour s'accorder avec la volonté du Père.

La synthèse est conforme à la volonté du Logos divin. Mais il a fallu amener la volonté humaine, par son chemin particulier, à cette orientation. Le « oui » à la volonté du Père est immédiat pour le Logos divin. Il demande un travail sur soi pour la volonté marquée par la nature humaine de Jésus. Ce travail est réel. C'est pourquoi on peut dire que Jésus, à Getsémané, a « appris l'obéissance ».

« Deux natures » impliquent « deux volontés » amenées à s'ajuster dans l'unité d'une personne. Mais les chemins de cet ajustement ne sont pas les mêmes d'un côté et de l'autre.

Avec une précision cependant : la « volonté humaine » en Jésus n'est pas marquée par le péché. Aucune tendance à s'opposer à Dieu, ou à vouloir être autonome. Ce qui n'empêche pas qu'il faut un « travail » particulier pour la décision, puis pour l'action, qui est propre à l'humanité.

42. Les actes de Jésus

Comment concevoir les actes de Jésus, de manière générale ? Faut-il distinguer, et dire : « Ici, c'est Dieu qui agit en Jésus », et « ici, c'est l'homme qui agit en Jésus » ? Ce serait une manière de scinder l'unité de la personne de Jésus.

Comment résout-on cette question ? Le principe que l'on applique est que « les actes relèvent de la personne ». C'est la personne qui agit. Mais la personne agit « par la nature » : chaque personne met en œuvre ce qu'elle est pour agir. D'où la formule : « les actes sont de la personne par la nature. »

Qu'est-ce que cela veut dire pour Jésus ? C'est toujours « lui » qui agit, dans l'unité de sa personne. Mais cette action unique peut se nourrir à deux sources : celles de sa nature humaine, celle de sa nature divine. Il pourra y avoir « deux opérations » pour arriver à un unique acte de Jésus (cf deux rivières qui se fondent en une seule). Mais cet acte est unifié, c'est celui d'une seule personne.

Certains actes proviendront d'une seule source. Quand Jésus mange, c'est une action de sa personne qui n'utilise que les ressources de son humanité.

Mais la plupart viennent des deux sources. On parle d'une action « théandrique ».¹⁰ Calvin en tire un principe directeur : « Tout ce qui concerne l'office du Médiateur n'est pas simplement de la nature humaine, ni de la nature divine », mais de la personne composée.¹¹

43. La connaissance de Jésus

Qu'en est-il de la connaissance de Jésus ? Savait-il tout, comme Dieu sait tout ? Si oui, comment dire qu'il est « pleinement homme » ? Ou y a-t-il des choses qu'il ignorait, qu'il a dû apprendre ? Comment harmoniser, en une même personne, « Dieu qui sait tout », et « l'homme qui, si souvent, ne sait pas... ».

Partons du témoignage des évangiles. Que nous disent-ils ?

- Jésus a eu une connaissance limitée. Il y a eu des choses qu'il a dû apprendre. Luc nous dit qu'il « grandissait en sagesse, en stature et en grâce » (Lc 2 :52). Cela veut dire qu'il n'avait pas la sagesse infuse, ni totale. Dans sa vie courante d'adulte, Jésus n'a pas eu non plus la connaissance infuse de tout : il a dû s'approcher d'un figuier pour voir s'il avait ou non du fruit (Mc 11 :13). Il ne savait pas « le jour ni l'heure » du renouvellement de toute chose : « Pour ce qui est du jour et de l'heure, personne ne les connaît, pas même les anges dans le ciel, pas même le Fils, mais le Père seul. » (Mc 13 : 32). Limitation du savoir de Jésus.
- En même temps, à certains moments, Jésus en sait plus que ce que nous savons ordinairement. Il a pu dire à Nathanaël qu'il l'avait « vu » sous le figuier où il était (Jn 1). Il savait ce qui était dans le cœur de l'homme. Plus encore, Jésus agit selon ce qu'il « voit faire » au Père (Jn 5 :19). Il a une connaissance du Père qui est unique, particulière, et c'est à ce titre qu'il nous fait aussi connaître le Père (Jn 1 :18). C'est aussi en vertu de cette connaissance profonde et unique que l'enseignement de Jésus sonne si « juste », malgré certaines prétentions inouïes. On sent qu'il y a du vrai, du vécu quand Jésus dit que toutes ses paroles sont, non pas de lui, mais du Père (Jn 14 : 24).

Jean 5:19 Jésus reprit donc la parole, et leur dit: En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Père; et tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement.

Comment harmoniser tout cela ? Il y a des débats, vous vous en doutez. Certains affirment que Jésus avait la science infuse de tout ce qui relève des sciences humaines et de tout ce que les hommes connaissent par révélation divine (position thomiste¹²). La difficulté de cette position, c'est le témoignage des évangiles sur l'apprentissage de Jésus.¹³

Il est plus sobre de donner force à la distinction des deux natures en Jésus : les deux natures ne fusionnent pas, mais restent distinctes. C'est ce qui permet d'éviter que la nature humaine ne soit envahie par l'omniscience de sa nature divine. Qu'est-ce qui permet la régulation ? C'est la personne du Fils qui choisit d'utiliser ou non les ressources à sa disposition par la nature divine. C'est cela, l'incarnation, pour le Fils éternel : c'est choisir de ne pas utiliser toutes les ressources qu'il possède du fait de sa divinité, pour se maintenir dans les limites d'une expérience authentiquement humaine. C'est cela « s'abaisser ». Ce n'est pas « perdre » ses

¹⁰ Action produite par la coopération de deux activités en Jésus.

¹¹ Cité en H.Blocher, *Christologie* II, 202 (Calvin, *Institution* II, 14.3)

¹² Avec des nuances, cf tout le développement de Maritain sur la connaissance infuse dans un « supraconscient » de Jésus, séparé de sa conscience d'homme en chemin par une « cloison translucide » (présentation par H.Blocher, *Christologie* II, 202-203).

¹³ Les théologiens catholiques actuels abandonnent la notion de « vision béatifique » pour Jésus, et la considèrent comme une lecture prématurément glorieuse de la vie de Jésus.

capacités. C'est « renoncer » à les utiliser, dans tout le domaine de cette expérience particulière qu'est l'union avec l'humanité (cf Ph 2).

Une image peut aider : un professeur de maths peut avoir toutes sortes d'outils pour résoudre rapidement un problème. Mais pour se mettre au niveau de ses élèves, il peut s'obliger à ne fonctionner qu'avec les outils que possèdent ses élèves, et, laborieusement, résoudre le problème étape après étape, avec ces outils limités. L'incarnation, cela peut être quelque chose de cela, pour le Fils éternel.

D'où lui vient le supplément de connaissance qu'il manifeste, aussi ? Est-ce qu'il choisit, alors, d'avoir recours aux ressources de sa nature divine ? On ne peut pas l'exclure. Il vient révéler Dieu : il est donc légitime que, d'une manière et d'une autre, il nous montre aussi quelque chose du trésor de sa divinité contenu dans le vase de terre qu'est son humanité. Mais si c'est juste Jésus qui décide d'être soit en mode « plus humain » soit en mode « plus divin », cela donne l'impression qu'il « joue » avec son abaissement : tantôt abaissé, tantôt pas.

Une solution plus harmonieuse avec l'incarnation serait de penser que c'est dans sa relation avec le Père, et par l'Esprit (Jn 3 :34), que Jésus a reçu ces ressources supplémentaires de connaissance. Il ne choisit pas lui-même d'être en mode « connaissance divine ». Mais il reçoit du Père cette connaissance, par l'Esprit, dans la relation qu'il entretient avec le Père. Mais ce qu'il reçoit possède une richesse qui correspond à son identité de Fils éternel, et c'est ce qui fait la « différence » entre Jésus et un simple homme envoyé par Dieu.

44. La Passion et la mort de Jésus

Lors des heures noires de sa crucifixion, Jésus éprouve, en plus de ses souffrances physiques, l'abandon du Père. Il a ce cri, parole de douleur et de foi en même temps : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (tiré du Ps 22). C'est là que le Fils endosse la condamnation que méritaient nos fautes. Comment approcher ce mystère ?

Signifie-t-il que la Verbe divin ait quitté l'homme Jésus, qui du coup, se retrouve seul, et abandonné de Dieu ? Cette suggestion est balayée par l'Écriture : « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même » (2 Co 5 :19). L'union des deux natures en une personne demeure, même à la Croix.

Ce qui se passe à la croix est de l'ordre de la relation. Lorsque Jésus prend sur lui notre condamnation, le Père rompt la communion avec le Fils incarné. L'Esprit, aussi, cesse de diffuser la présence du Père. Et le Fils incarné consent à cela. Il pourrait s'échapper, faire usage de ses ressources divines pour descendre de la Croix, pour briser le voile qui le ferme à la présence du Père et de l'Esprit. Mais il accepte cette rupture inouïe. C'est dans ce sens qu'on peut comprendre le langage de Jésus qui dit qu'il « donne sa vie », ou celui de Paul qui dit que Christ s'est « livré pour nous ». Il y a un consentement de Jésus, un consentement du Logos divin, à entrer dans ce tunnel noir et affreux, inédit et impensable, où il porte nos péchés et supporte la condamnation qu'ils méritent. Et c'est le silence. Bien plus, c'est le sentiment affreux du rejet. Dans le champ de conscience de Jésus, il n'y a que cela. Et la nécessité de garder confiance malgré la nuit, et de s'en remettre encore et malgré tout au Père.

La Croix, ce n'est donc pas le Verbe divin qui abandonne l'homme Jésus et le laisse à lui seul. Mais c'est le Fils incarné qui consent à cette expérience inouïe de l'abandon et du rejet du Père, et du silence de l'Esprit. La Passion n'est pas subie, passivement. Elle est endossée par le Fils incarné : « Je donne ma vie », disait Jésus. Dans ce choix, il y a le refus de recourir aux lumières et aux ressources que pourraient lui apporter sa divinité. « Si tu es le Fils de Dieu, descend de la croix » est donc une tentation bien plus forte que ne l'imaginaient les moqueurs ! Mais le Verbe incarné n'y a pas cédé, il a consenti au silence, à l'abandon.

La mort de Jésus n'est pas la mort de Dieu. Mais elle est la dissociation temporaire de tout ce qui faisait la vie et l'identité du Fils incarné d'avec son corps. Mais la mort de Jésus dit aussi le lien entre le corps de Jésus et la personne du Verbe qui l'avait animé : les yeux qui sont sans vie sont ceux qui avaient exprimé l'amour de Dieu, la présence du Verbe divin dans l'humanité. Ils

étaient partie prenante dans la médiation du Christ, Dieu fait homme. Dieu veillera à la restauration de cette unité, sans que le corps de Jésus ne connaisse la corruption. C'est le signe de la victoire sur la mort, par delà la condamnation de la Croix. C'est aussi une manière de montrer le lien fort assumé par le Fils éternel avec notre humanité. Le corps de Jésus est le prototype de la nouvelle humanité, l'anticipation de la nouvelle création. Ressuscité, il est aussi glorifié. Jésus reviendra corporellement pour faire toutes choses nouvelles et nous revêtir, nous aussi, d'un corps de résurrection.

45. « Existant en forme de Dieu »

Un dernier point, pour tenter de rendre compte de l'incarnation. Une question peut se poser à propos de l'œuvre du Fils éternel. L'Épître aux Hébreux nous dit qu'il soutient toute chose par sa Parole puissante (Hb 1 :3). Cesse-t-il de le faire lors de l'incarnation ?

Le témoignage du NT nous amène à dire que non. Un verbe est important, dans le texte de Philippiens 2 que nous avons lu. « Existant en forme de Dieu » (Ph 2 :6 *evn morfē/ qeou/ u`pa,rcwn*), il s'est humilié. Le participe « existant » est au présent. Cela suggère qu'il continue à exister en forme de Dieu, tout en s'incarnant.

Il ne faut donc pas voir l'incarnation comme une sorte d'entonnoir dans lequel se réduit le Fils éternel. « En Christ habite corporellement la plénitude de la divinité » (Col 2 :10). Mais elle ne s'y réduit pas. Le Fils revêt cette condition en s'unissant à notre humanité. C'est le même Fils qui « existe en forme de Dieu » et qui assume notre humanité. Le mouvement d'abaissement est pleinement intentionnel : le Fils y est pleinement engagé. Mais il ne s'y réduit pas.

Il y a ainsi une réalité « vue d'en-haut », du point de vue du Fils éternel. Et une réalité « vue d'en-bas », du point de vue du Fils incarné. L'interface est quelque chose qui lui appartient. Mais nous n'avons pas à considérer une sorte de « vide » en Dieu, de « faille », parce que le Fils éternel manquerait à l'appel pendant le temps de l'incarnation. Et cela on peut le dire tout en affirmant, fortement, le plein engagement du Fils éternel dans notre humanité qu'il a endossée dans un mouvement qui ne cessera de susciter notre émerveillement.

Thierry Huser